

## LE CŒUR DANS LA PENSÉE MÉDICALE DU MOYEN ÂGE: CENTRE DES HUMEURS ET DE LA SEXUALITÉ

Luminița DIACONU\*

Se situant dans le droit fil des penseurs de l'Antiquité, les traités de médecine médiévale assignent au cœur le statut de *centre de l'être* grâce à son rôle de source de la chaleur vitale ou du *pneuma* vital. En outre, on le représente comme organe respiratoire relié aux poumons par un échange permanent d'air et de sang vital. Autrement dit, on le valorise, principalement, en tant que **centre** directeur de la vie biologique, physique, ensuite comme **centre** de la vie des sens (sensibilité, motricité, appétits), et, plus rarement, comme **centre** de la vie intellectuelle. Pour ce qui est de ses rapports avec l'âme, le cœur remplit la fonction de siège, qu'il s'agisse uniquement de l'âme sensitive (responsable de tout ce qui a trait à la sensibilité, à la motricité, aux appétits ou désirs), plus rarement des trois âmes dont parlait Aristote (végétative, sensitive et rationnelle), ou des trois facultés de l'âme, selon d'autres perspectives.

Réunissant les quatre éléments de l'univers - la terre, l'eau, l'air et le feu, dont est formé le corps-même, le cœur acquiert, du point de vue symbolique, le statut de quintessence du microcosme, et, à la fois, du macrocosme. Pourtant, ce qui le définit avant tout reste bien son rapport étroit, car métonymique (un rapport entre contenant et contenu), avec le principe vital et/ou avec la chaleur vitale, bref avec la vie qui se diffuse à partir de lui dans tout le corps. Or, la transmission de la vie concerne aussi le registre la sexualité. Pourrait-on en déduire aussi l'existence d'un certain rapport entre le cœur et la sexualité même?

C'est justement cette hypothèse que nous tenterons de vérifier dans ce qui suit. Pour ce faire, nous avons jugé utile et nécessaire à la fois de détacher, à l'intérieur de la réflexion médicale médiévale même, qui plonge ses racines dans le savoir antique, les rapports complexes qu'entretient le cœur avec les humeurs, car, à notre avis, ce sont les seuls censés confirmer ou infirmer une telle hypostase de cet organe, inattendue peut-être, sinon carrément irréconciliable avec notre conception

toute moderne de la physiologie ou avec nos préjugés sur le savoir du Moyen Âge.

Il convient de rappeler tout d'abord que le sang, la plus importante des humeurs élaborées à partir des quatre éléments, subit une transformation majeure au niveau du cœur: il y est empreint de chaleur vitale et de *pneuma* ou *esprit vital*. Parfois, il arrive même que le sang soit élaboré dans cet organe, chez les penseurs qui continuent Hippocrate et Platon. D'autres préfèrent, par contre, la théorie d'Aristote posant une élaboration primaire dans l'estomac, suivie d'une étape qui a lieu dans le foie, alors que la plupart des médiévaux adoptent la théorie de Galien, conformément à laquelle seul le foie participe à ce processus.

Cependant, que le sang se forme ou non dans le cœur, c'est moins significatif pour nous que le fait d'y être vivifié et distribué tout de suite après dans le corps. En plus, le sang provenant du cœur est, en tant que tel, la source d'autres humeurs secondaires, du lait et du sperme en premier lieu, mais aussi des larmes [4: 172] et de la sueur [9: 106-107]. Or, à notre avis, cela oblige tout chercheur à reconsidérer le rôle du cœur dans le cadre de la sexualité. Mais quelles étaient au juste les connaissances médiévales sur la sexualité?

En matière d'anatomie et de physiologie, les médiévaux ont puisé leurs savoirs dans la science antique qu'ils ont connue par voie arabe, grâce aux traductions de Constantin l'Africain: le *Pantegni* d'Ali Ibn-al-Abbâs (X-e siècle), le *Viaticum* d'Ibn-al-Jazzar, un traité dont la paternité n'est pas certaine - *De coitu*, et un traité pseudo-galénique - *De spermate*. À part la contribution de l'École de Salerne à la traduction des sommes arabes dérivées des connaissances antiques ou proposant des versions des textes de l'Antiquité, il faut signaler également l'apport de l'École de Tolède. En digne représentant de celle-ci, Gérard de Crémone et les traducteurs tolédans ont livré des versions du *Liber ad Almansorem* de Rhazès et surtout du *Canon* d'Avicenne. Un siècle plus tard, le savoir médical

\* Maître assistant, Département de Français, Faculté des Langues et Littératures étrangères, Université de Bucarest.

car, si leur source est commune, seule la semence du mâle repose sur un processus qui achève l'élaboration du sang nourricier. Par ailleurs, il y a toujours une composante qui en assure la fécondité, la chaleur, rattachée par Aristote au « gaz emmagasiné dans le sperme et dans l'écumeux », à « la nature inhérente à ce gaz et qui est analogue à l'élément astral ». [1: 61] La chaleur astrale serait donc un cinquième élément distinct du feu et de l'air, qui renvoie d'une certaine manière à la définition que Thomas d'Aquin donnait, au XIII<sup>e</sup> siècle, à la semence, quoique cette définition soit surplombée par une évidente perspective théologique: « récepteur du pouvoir des astres, par lequel Dieu exerce son action sur le monde ». [5: 80] À part le principe de vie qui façonne l'embryon, pour le continuateur du Stagirite, Saint Thomas, le sperme possédait en puissance le principe de l'âme nutritive, qui se transformait, à mesure que le foetus évoluait, d'abord en âme sensitive, ensuite en âme pensante ou intellectuelle qui rapprochait l'homme de Dieu. [6: 94-97]

Certes, il ne faut pas perdre de vue que la coexistence de plusieurs théories fait souvent le spécifique du Moyen Âge. Ainsi, au-delà de la fortune incontestable de Galien et d'Aristote, à savoir de la théorie soutenant l'élaboration d'un seul sperme, mâle, par hémato-genèse, il y a des voix qui adoptent une position ambiguë. Celle d'Avicenne, par exemple, autre autorité en la matière aux XIII<sup>e</sup> – XIV<sup>e</sup> siècles, soutenait la théorie de la double semence, chez la femme aussi bien que chez l'homme, mais tout en la greffant sur l'opposition d'origine aristotélicienne entre *forme* (dont est responsable, dans la conception, le sperme de l'homme) et *matière* (fournie par le sperme de la femme). [5: 77]

Pour démontrer la large diffusion dont ont joui les savoirs antiques à l'époque médiévale dans les universités, dans les milieux monastiques et, en même temps, parmi les laïcs, on citera l'opinion de la moniale bénédictine Hildegarde de Bingen et une autre appartenant à l'auteur de *Placides et Timéo*, somme en prose du XIV<sup>e</sup> siècle qui s'adresse surtout aux seconds. Ainsi, Hildegarde de Bingen pense, pour sa part, qu'il y a un seul sperme, selon la conception d'Aristote: « C'est de la forte et simple nature que le sang de l'homme tire sa semence (...). Mais le sang de la femme, venant de sa simple nature, étant donné qu'il est faible et fluide, ne contient pas de semence ». [4: 80] Par contre, l'auteur anonyme de *Placides et Timéo* (c) défend, comme Galien, l'existence de deux spermes: « Sachez qu'il convient que, tout comme l'homme

fait sa volonté, afin que l'enfant soit conçu, la femme fasse aussi sa volonté, et que les deux ensemble fassent et rendent sperme naturellement. » [9: 115]

La divergence d'opinions visible ci-dessus nous semble pourtant moins intéressante à retenir que l'accord des auteurs cités sur la matière première de cette humeur, bien que deux siècles les séparent l'un de l'autre. Preuve, l'affirmation du second, qui laisse entrevoir, en plus, le rôle en rien négligeable que joue le cœur dans le cadre de la sexualité: « ce que nous appelons sperme, (...) comme dit Aristote, qui dit vrai, provient du plus pur sang de l'homme, et ce pur sang vient du cœur. » [9: 103]

L'auteur de la somme fait appel aussi aux noms de plusieurs médecins, dont s'est nourrie toute la pensée médiévale, dans le but précis de renforcer l'autorité du Stagirite: « A cet égard se mettent d'accord Hippocrate et Galien et beaucoup d'autres philosophes... ». [9: 103]

Un peu plus loin, Timéo, le philosophe auquel Placides pose des questions en disciple désireux d'enrichir ses connaissances, revient sur le processus de formation du sperme et, afin de mieux l'expliquer, insiste sur la pureté de la matière première: « les philosophes disent, (...), que c'est en effet un sang pur, mais il est blanchi par l'office et par l'oeuvre des testicules. » [9: 103]

En ce qui concerne l'élaboration du lait, les choses sont plus simples, puisque la réflexion médiévale adhère carrément et sans équivoque à la théorie hippocratique de la *déalbation* du sang menstruel (processus de blanchissement), qu'Aristote et Galien ont soutenue tour à tour et qu'ils ont léguée au Moyen Âge.

Voici, par exemple, ce qu'affirme le Stagirite:

« Le lait possède la même nature que la sécrétion d'où naît chaque animal », car « il y a identité entre la matière qui nourrit et celle avec laquelle la nature procède à la génération. » Bref, c'est « du sang qui a subi une coction parfaite et non du sang corrompu. » [1: 172]

L'argument le plus fort auquel il a recours pour appuyer cette théorie est d'ordre physiologique: ainsi, « durant l'allaitement les règles n'ont pas lieu, si la nature suit son cours normal... », car, « si la sécrétion se produit d'un côté, il est nécessaire qu'elle manque de l'autre, à moins qu'il ne s'agisse de quelque effet violent et contraire à la normale. » [1: 172]

Rassamblant des connaissances antiques vastes, les *Etymologiae* d'Isidore de Séville, qui sont devenues des références de choix pour les

s'est enrichi par la découverte des œuvres d'Aristote, dont le *De animalibus* fut traduit par Michel Scot et Guillaume de Moerbeke, et commenté par un homme d'église – Albert le Grand. Pour ce qui est du traité *De usu partium* de Galien, si les médiévaux en ont découvert les théories tout d'abord grâce à la médecine arabe, ils ne les ont valorisées pleinement qu'après 1250. (a) Preuve, les encyclopédies les plus diffusées à l'époque y font référence: le *De proprietatibus rerum* de Barthélemy l'Anglais, le *Speculum naturale* de Vincent de Beauvais et le *De naturis rerum* d'Alexandre Neckham.

Gardant à l'esprit ces informations précieuses, nous nous intéresserons dans les lignes suivantes à deux des humeurs mentionnées ci-dessus, le sperme et le lait, envisagés dans leur processus d'élaboration, notre choix étant justifié par leur rôle majeur dans la conception et dans l'alimentation d'un nouvel être.

Dès l'Antiquité même, le sperme a fait l'objet de nombreuses controverses au sein des scientifiques qui se posaient notamment la question de l'existence du sperme féminin. Plus exactement, il y avait deux camps opposés: les uns tels Avicenne et Gilles de Rome (ermite de Saint-Augustin et disciple de Thomas d'Aquin, ayant vécu entre 1243-1316) étaient les adeptes d'Aristote et de Démocrite et soutenaient l'existence d'un seul sperme, mâle; tandis que les autres, en partisans d'Hippocrate et de Galien, parmi lesquels Barthélemy l'Anglais, Thomas de Cantimpré, Jean Corbechon, acceptaient l'existence de deux spermatozoïdes, de même que les médecins arabes qui avaient été de véritables intermédiaires dans la diffusion de la science médicale antique. Aux prises de position extrêmes, analysées en détail par Danielle Jacquart et Claude Thomasset [5: 85-94], s'ajoute l'attitude modérée d'Albert le Grand, qui, sans rejeter l'existence de l'humeur féminine, ne lui assignait qu'un statut de matière adjuvante dans le cadre de la génération [5: 95], point par lequel sa position était proche de celle d'Aristote. En réalité, c'est à Soranos d'Ephèse, médecin ayant exercé sa profession à Rome sous les règnes des empereurs Trajan et Hadrien, qu'on doit reconnaître le mérite d'avoir ouvert la voie à la théorie d'Albert le Grand. En effet, Soranos se situait, d'une part, dans la lignée des thèses énoncées par Hippocrate dans le traité *De generatione*, qui posaient l'existence de deux semences, et, d'autre part, il continuait Aristote, estimant que « le mâle fournit la forme et le principe du mouvement », alors que la femme est responsable, dans la conception, du corps et de la matière du nouvel être. [2: XXXIV] Cela signifie que la paternité de la théorie faisant du sperme féminin

une humeur passive, bref inférieure, revient bel et bien à Aristote.

Intéressantes pour éclairer le contexte plus large des représentations médiévales de la sexualité, ces théories sont quand même moins pertinentes pour la présente étude que celles sur la formation du sperme et du lait. C'est pourquoi, dorénavant, nous allons focaliser notre attention uniquement sur ces aspects.

En tant qu'autorité de premier rang au Moyen Âge, Galien pense que le sperme s'élabore à partir du sang des artères et des veines une fois que l'humeur chaude, le sang, arrive dans les testicules ou dans les ovaires – équivalents des premiers selon une conception qui persiste depuis l'Antiquité, en vertu de laquelle l'appareil sexuel de la femme est une variante en creux, imparfaite du point de vue structurel autant que fonctionnel, du modèle masculin. Autrement dit, le sperme est, à l'origine, du sang vivifié dans le cœur par l'addition de *pneuma*, soumis à un processus ultérieur de coction:

« Dans ces circuits le sang et le *pneuma* portés aux testicules subissent une coction aussi exacte que possible; on voit clairement que l'humeur contenue dans les premières spirales a encore l'apparence du sang, que dans les suivantes elle devient de plus en plus blanche, jusqu'à ce qu'elle acquière une entière blancheur dans les dernières de toutes, dans celles qui aboutissent aux testicules. » [2: 281-282]

Si l'on suit la réception de la pensée galénique, on constate qu'Oribase, médecin grec (Pergame, vers 325 – Byzance, 403), la reprend dès le IV<sup>e</sup> siècle après Jésus: « L'artère et la veine spermatique, dont le sang blanchit peu à peu, proviennent de vaisseaux situés sur la colonne vertébrale, et le *liquide séminal se forme à partir du sang*. » [8: 215]

Par la suite, la théorie de Galien sur la formation du sperme parvient à l'emporter sur la théorie grecque qui en établit l'origine dans le cerveau, malgré les nombreux adeptes de cette dernière dont Alcmeon de Crotona, les Pythagoriciens, Hippocrate et Platon lui-même. (b)

Diffusée en Occident au XIII<sup>e</sup> siècle, la philosophie naturelle du Stagirite favorise à son tour la conception galénique, puisque, en définissant le sperme comme un résidu de la nourriture à son dernier degré d'élaboration [1: 28-38], Aristote le fait procéder en réalité du sang vivifiant résulté lui-même de la nourriture. De même les menstrues, qui proviennent du sang, et dont la présence chez la femme annule, selon lui, l'élaboration du sperme. Il ne faut pourtant pas se méprendre et mettre le signe d'équivalence qualitative entre les deux humeurs,

médiévaux, proposent, au début du VII<sup>e</sup> siècle, une explication similaire: « Le sang utilisé pour la nourriture de l'utérus se rend aux mamelles et reçoit la qualité du lait. » [5: 73]

Que la théorie antique de la déalbation du sang n'ait pas rencontré d'obstacles aux siècles suivants, c'est ce que prouvent également trois voix que séparent non seulement le temps chronologique mais aussi la formation, à savoir Hildegarde de Bingen, Aldebrandin de Sienne [10: 44-45], médecin italien du XIII<sup>e</sup> siècle (d), et, en fin de compte, Henri de Mondeville, chirurgien de Philippe le Bel.

En effet, la moniale décrit le processus physiologique en question dans les termes suivants: « Lorsque la femme reçoit la semence de l'homme et que celle-ci commence à se développer en elle, alors, sous l'effet de cette même puissance naturelle, le sang de la femme est entraîné jusqu'à ses seins et ce qui, du fait de son alimentation et de ses boissons, devait être du sang devient du lait pour qu'en soit nourri l'enfant qui grandit en son ventre. » [4: 87] De même, pour Aldebrandin de Sienne, le lait et le sang ont une nature presque identique, la différence consistant dans le fait que le lait est soumis à une double cuisson. [7: 264] Enfin, plus complexe et plus rigoureuse, au fond en parfait accord avec sa formation scientifique, l'explication que propose le chirurgien de Philippe le Bel, quoique fondée sur un principe de « contamination par contiguïté », comporte dans son essence un contenu identique: la vertu digestive des veines des mamelles où arrive le sang menstruel le « fait passer de la couleur rouge au blanc, pour qu'il devienne semblable de couleur aux mamelles, de même que le chyle, qui se rend de l'estomac dans le foie, passe à la couleur rouge du foie. » [3: 59] La couleur blanche serait, par conséquent, un effet inévitable qu'engendrerait la nature même des seins, leur chair

blanche. Mondeville n'est cependant pas original sur cet aspect comme on pourrait le croire. Au contraire, il est fort redevable aux médecins antiques, en premier lieu à Galien pour ne nommer qu'un de ceux qui mettent la couleur du lait sur le compte d'un blanchissement que le sang subirait par le contact avec la chair des seins. Cela revient à dire que pour les gens de l'Antiquité et du Moyen Âge le sang pouvait changer de couleur en fonction de la composition et de la consistance des organes où il était porté par les vaisseaux: « Comme le lait est nécessairement blanc, puisqu'il est le résidu de la nutrition des mamelles qui sont blanches, il est nécessaire que la nourriture de celles-ci soit blanche puisque la nutrition d'une partie se fait par une nourriture semblable à elle. » [3: 59]

Après cet inventaire synthétique, une conclusion s'impose de manière évidente. Les penseurs du Moyen Âge, qu'il s'agisse de clercs réguliers voués au service de Dieu ou de clercs séculiers confinés dans le domaine profane de la médecine, partagent les mêmes théories sur la lactation et la spermatogenèse, à quelques variations près. Plus précisément, ils embrassent les théories antiques, hippocratiques et galéniques en premier lieu, auxquelles vient s'ajouter, à partir du milieu du XIII<sup>e</sup> siècle, la théorie aristotélicienne posant une seule source du sperme et du lait – le sang. Or, cette humeur fondamentale qui, d'une part, nourrit, et, d'autre part, vivifie le corps, entretient des rapports étroits avec le cœur, et, s'il n'y est pas produit (comme le pensaient Hippocrate et Platon), il y reçoit incontestablement la chaleur vitale et l'esprit ou le principe vital, c'est-à-dire la vie-même censée être transmise à l'embryon. Alors, n'aurait-on pas tort à refuser au cœur, tel qu'on l'envisageait au Moyen Âge, le statut de *centre* qu'il acquiert dans le cadre de la sexualité par le biais de la physiologie humorale ?

#### NOTES

- (a) C'est à peine au début du XIV<sup>e</sup> siècle que les médiévaux les ont connues de manière directe.
- (b) Nous précisons pourtant que celui-ci privilégie la mœlle épinière et non pas l'encéphale en tant que tel.
- (c) Pour une meilleure compréhension de la langue, nous avons renoncé au texte original et nous avons traduit en français toutes les citations extraites de cette somme en prose rédigée au XIV<sup>e</sup> siècle.
- (d) Aldebrandin de Sienne est l'auteur du premier traité d'hygiène et de diététique, rattaché principalement à la tradition hippocratique et galénique, bien qu'il réunisse des connaissances arabes fournies par les écrits d'Ali Abbas Ibn Sîna et de Râzî. Ce traité a été extrêmement diffusé jusqu'au début du XIV<sup>e</sup> siècle.

RÉFÉRENCES

1. **Aristote**, *De la génération des animaux*, texte établi et traduit par Pierre Louis, Paris, Les Belles Lettres, 1961
2. **Galien**, *Œuvres médicales choisies. I. De l'utilité des parties du corps humain*, traduction de Charles Daremberg, choix, présentation et notes par André Pichot, Paris, Gallimard, 1994
3. **Henri de Mondeville**, *La Chirurgie de Maître Henri de Mondeville*, traduction, introduction et notes par É. Nicaise, Paris, Ancienne Librairie Germer et C-ie, 1893
4. **Hildegarde de Bingen**, *Les Causes et les remèdes*, traduit du latin et présenté par Pierre Monat, Grenoble, éd. Jérôme Million, 1997
5. **Jacquart, Danielle, et Thomasset, Claude**, *Sexualité et savoir médical au Moyen Âge*, Paris, P.U.F., 1985
6. **Laurent, Sylvie**, *Naître au Moyen Âge. De la conception à la naissance: la grossesse et l'accouchement (XII-e – XV-e siècles)*, Paris, Le Léopard d'Or, 1989
7. **Pouchelle, Marie-Christine**, *Corps et chirurgie à l'apogée du Moyen Âge. Savoir et imaginaire du corps chez Henri de Mondeville, chirurgien de Philippe Le Bel*, Paris, Flammarion, 1983
8. **Rousselle, Aline**, *La Contamination spirituelle. Science, droit et religion dans l'Antiquité*, Paris, Les Belles Lettres, 1998
9. \*\*\**Placides et Timéo ou Li secrés as philosophes*, édition critique avec introduction et notes par Claude Thomasset, Genève, Droz, 1980
10. \*\*\**Dictionnaire des Lettres françaises. Le Moyen Âge*, publié sous la direction du Cardinal Georges Grente, ouvrage préparé par Robert Bossuat, Louis Pichard et Guy Raynaud de Lage, édition entièrement revue et mise à jour sous la direction de Geneviève Hasenhor et Michel Zink, Paris, Fayard, 1992